

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

Numéro 29 (2000)

Varia

Alain Firode

D'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Alain Firode, « D'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 29 | 2000, mis en ligne le 21 novembre 2006. URL : <http://rde.revues.org/index242.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société Diderot

<http://rde.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rde.revues.org/index242.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

D'ALEMBERT, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, introduit et annoté par M. MALHERBE, Paris, Vrin, 2000, 210 p.

Comment aborder le *Discours préliminaire* et plus généralement la production philosophique de D'Alembert ? Faut-il n'y voir qu'une œuvre de circonstance, finalement plus représentative d'un contexte intellectuel que réellement profonde et originale ? Faut-il encore, compte tenu de la double carrière de son auteur, à la fois savant et encyclopédiste, la concevoir comme le simple complément réflexif d'une pratique scientifique déjà constituée avant 1751 ? Pour Michel Malherbe, à qui l'on doit l'introduction substantielle et les notes accompagnant cette nouvelle édition du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, D'Alembert est un penseur dont l'expression est trop précise et économe pour ne pas mériter d'être rigoureusement « pris aux mots » (p. 12) par son interprète. Telle est l'hypothèse de lecture audacieuse qui guide ce commentaire, riche en analyses neuves et éclairantes.

Le *Discours préliminaire*, qui constitue avant tout « une réflexion générale sur l'ordre de l'Encyclopédie » (p. 12), fait intervenir plusieurs principes d'organisation susceptibles d'ordonner la diversité des connaissances humaines : ordre des éléments, qui concerne la constitution interne de chaque article au sein du dictionnaire, ordre encyclopédique visant un système général du savoir, ordre généalogique des opérations de l'esprit, ordre historique, enfin, qui retrace, dans la deuxième partie du *Discours*, le progrès des lumières depuis la Renaissance. L'intérêt majeur des analyses de M. Malherbe est de clarifier de façon décisive cette multiplicité, à première vue déroutante, en la rattachant à la dimension problématique que revêt, pour D'Alembert lui-même, la réalisation du projet encyclopédique. L'auteur montre en effet que ces différents principes d'ordre, en raison de leur imperfection respective, s'appellent réciproquement, « l'insuffisance de l'un faisant la nécessité de l'autre » (p. 28). La méthode des éléments et l'arbre encyclopédique, tout d'abord, « pèchent par défaut ou par excès » (p. 48) : si la première permet d'enchaîner rationnellement, à l'intérieur d'un article, le contenu d'une science ou d'un art, elle pose cependant comme un fait irréductible la diversité des éléments servant de point de départ à la déduction ; le second, à l'inverse, « ne laisse pas de vide » (p. 48), mais, faute d'un véritable principe architectonique ontologiquement fondé, celui-ci reste aux yeux de D'Alembert un simple artifice utilitaire « qui ne vaut que par l'adhésion qu'on lui porte » (p. 36). La généalogie des idées, quant à elle, fournit sans doute un principe d'organisation pouvant servir de référence globale à l'entreprise encyclopédique. Toutefois, en tant qu'il établit la continuité du côté des causes de la connaissance (les opérations de l'esprit), et non de ses effets (les vérités), l'ordre généalogique reste en quelque sorte « trop distant » (p. 28) de son objet et appelle en retour les deux principes d'organisation précédents. Enfin, l'incomplétude des trois ordres rationnels réunis rend à son tour nécessaire l'ordre simplement historique et empirique des génies successifs ayant contribué au progrès du savoir. Comme on le voit en suivant l'analyse lumineuse de l'auteur, la multiplicité des principes d'organisation, dans le *Discours préliminaire*, traduit en définitive l'extrême lucidité critique avec laquelle D'Alembert appréhende les limites et les difficultés de l'entreprise encyclopédique.

M. Malherbe examine de façon détaillée chaque étape de la généalogie des connaissances exposée dans la première partie du *Discours* (genèse pratique, genèse spéculative, genèse esthétique). Le commentaire, une fois de plus, fournit des analyses précieuses, facilitant grandement la juste compréhension du texte et de ses enjeux philosophiques. On retiendra, notamment, la distinction que l'auteur

établit entre les trois types d'abstraction intervenant successivement dans le processus de formation des idées abstraites : une « abstraction par analyse » (du donné empirique) qui conduit l'esprit directement, sans passer par une quelconque induction de type baconien, la considération des propriétés générales des corps ; une « abstraction par suspension » (de la matérialité du monde) qui permet d'accéder à l'idée d'étendue géométrique (on apprend à cet égard que D'Alembert, sans doute à son insu, « retrouve la vieille théorie de l'espace imaginaire » (p. 58) déjà formulée par Hobbes dans le *De Corpore*) ; une abstraction par substitution (des signes aux objets), enfin, qui mène à l'arithmétique et à l'algèbre. De même, on suivra avec intérêt l'étude du processus, inverse de l'abstraction, par lequel l'esprit recompose progressivement le réel. M. Malherbe souligne, à juste titre, que cet « ordre descendant » (p. 67) ne permet pas de reconduire jusqu'au donné empirique initial. D'où la rupture fondamentale que représente au sein de l'épistémologie dalembertienne, la dualité de méthode entre les sciences physico-mathématiques, qui établissent entre les phénomènes des rapports abstraits, donnant prise au calcul et à la déduction, et la physique expérimentale, laquelle se contente de collecter les faits et de poser entre eux des rapports simplement naturels.

L'analyse consacrée à la deuxième partie du *Discours*, enfin, met en évidence la présence, chez D'Alembert, d'« une conception radicalement discontinuiste de l'histoire » (p. 73). Si sa croyance au progrès ne fait guère de doute, elle ne postule cependant en aucune façon que celui-ci obéisse à un développement régulier et méthodique. L'avancée des connaissances apparaît au contraire, dans le *Discours*, comme l'effet de révolutions soudaines, de brusques secousses trouvant leur origine dans l'action de quelques rares génies, disséminés çà et là dans le cours des siècles. Aussi ne faut-il pas attendre que l'*Encyclopédie* se substitue à l'intervention irremplaçable des inventeurs. Comme le montre l'auteur, elle constitue, dans l'esprit de D'Alembert, un simple « instrument de diffusion » (p. 76) pouvant sans doute créer le milieu propice au progrès, mais non un outil d'invention, susceptible d'engendrer le progrès lui-même.

Le travail de M. Malherbe, d'une manière générale, apporte donc une contribution remarquable à la réévaluation de l'œuvre philosophique de D'Alembert. Il apparaît clairement, à la lecture de ce commentaire et des notes qui l'accompagnent, que le collaborateur de Diderot mérite effectivement d'être considéré comme un penseur de premier plan : non seulement parce qu'il fut le porte-parole le plus rigoureux de l'entreprise encyclopédique, mais aussi en tant qu'il se montre, sur bien des points, un analyste lucide, capable de hisser l'exigence de clarté et de précision jusqu'à la hauteur d'un authentique sens critique.

Alain FIRODE

Jean TERRASSE, *Le Temps et l'espace dans les romans de Diderot*, Voltaire Foundation, Oxford, 1999, 180 p.

Lorsqu'il referme le livre de Jean Terrasse sur le temps et l'espace dans les romans de Diderot, le lecteur ne peut se départir d'un sentiment mêlé. Ce travail sérieux et documenté ne laisse pas de déconcerter. Certes, le nombre des références critiques impressionne, mais leur disposition très morcelée, pointilliste, déçoit ; les citations de tel ou tel critique — nord-américain en particulier — intéressent, mais l'absence de commentateurs majeurs, comme Jacques Proust, inquiète ; le recours